

Lumière sur...

James Tissot, *La Japonaise au bain*



Comme ses amis Degas, Whistler et Manet, James Tissot fut l'un des premiers artistes à collectionner l'art d'Extrême-Orient qui lui inspira un grand nombre de « japonaiseries » dans le goût de cette *Japonaise au bain*. Entrée dans les collections du musée en 1923 à la faveur du legs consenti par le collectionneur dijonnais Gaston Joliet, cette belle peinture, dont l'exotisme de pacotille ne saurait cacher l'élégante modernité du style de l'artiste, compte parmi les chefs-d'œuvre de Tissot, également représenté dans les collections dijonnaises par cinq autres peintures et trois aquarelles.

« Japonaiserie for ever ! » (lettre de Jules de Goncourt à Philippe Burty, Trouville, 1^{er} août 1867) : la vogue du japonisme en France dans les années 1860-1880

La réouverture du Japon à l'Occident en 1854 fait déferler dans toute l'Europe une vague japonisante sans précédent. De Londres à Paris, les expositions universelles jouent de 1862 à 1889 un rôle déterminant dans la découverte de l'art extrême-oriental. Estampes, porcelaines, laques, soieries, paravents et autres bibelots exotiques affluent dans les magasins de curiosité qui fleurissent dès lors dans les capitales européennes. Après 1860, Paris succombe à cette fascination du Soleil-Levant dont l'art séduit par son extrême raffinement. De nombreuses personnalités du monde des lettres et des arts contribuent à populariser cet engouement. Parmi elles, citons le graveur Félix Bracquemond, les frères Goncourt, grands admirateurs d'Hokusai et Utamaro, le marchand Samuel Bing ainsi que le collectionneur et critique d'art Philippe Burty. C'est à ce dernier que revient la paternité du terme « japonisme » dont un grand nombre de peintres impressionnistes furent les fervents adeptes : Fantin-Latour, Whistler, Manet, Monet, Degas et van Gogh. Toutefois, l'influence de l'art japonais sur ces artistes, qui n'en retiennent alors que la fantaisie

décorative, est encore bien éloignée des innovations formelles adoptées plus tard par les Nabis. Emile Zola dénonce ainsi les dérives d'un art d'imitation factice : « Le japonisme a du bon, mais il ne faut pas en mettre partout ; autrement, l'art tournerait au bibelot... » (*Le Naturalisme au Salon*, 1880).



Le Japon rêvé et fantasmé de James Tissot (1836-1902)

Comme beaucoup d'autres artistes japonisants de son temps, James Tissot n'est jamais allé au Japon. C'est toutefois d'abord comme collectionneur et amateur d'art extrême-oriental qu'il établit sa réputation. Un portrait, réalisé par son ami Degas, le représente ainsi dans son atelier dont le mur du fond est orné d'une japonaiserie (fig. 2). Tissot compta parmi les premiers clients de Mme Desoye qui avait ouvert en 1862, rue de Rivoli, une boutique spécialisée dans l'artisanat japonais. En quête d'accessoires nouveaux, les peintres entraient souvent en rivalité pour l'achat de ces curiosités japonaises, comme en témoigne une lettre adressée par le préraphaélite Dante Gabriel Rossetti à



sa mère le 12 novembre 1864 : « Je découvris que tous les costumes étaient enlevés par un artiste français, Tissot, qui semble-t-il, est en train d'exécuter trois tableaux japonais que la dame du magasin tenait pour les trois merveilles du monde... » Sans doute faut-il reconnaître parmi cette précieuse triade la Japonaise au chatoyant kimono du musée de Dijon.

Lorsqu'il exécute ce tableau en 1864, James Tissot est déjà un peintre à la mode tant à Paris qu'à Londres où ses sujets

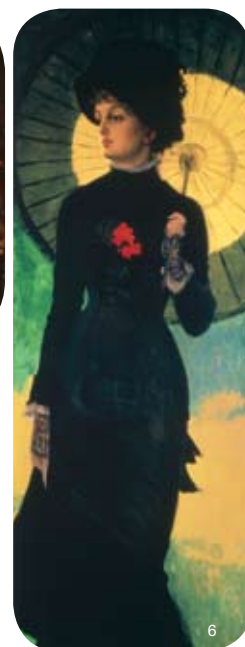
japonais côtoient cette année-là ceux de Whistler (fig. 3).

Le salon japonais qu'il aménage en 1867 dans son hôtel particulier de l'avenue de l'Impératrice (actuelle avenue Foch) devient un des hauts lieux à la mode du Tout-Paris, comme le rappelle ironiquement le critique Jules Champfleury : « La dernière originalité qui doit être signalée est l'ouverture de l'atelier japonais d'un jeune peintre assez richement doté par la fortune pour s'offrir un petit hôtel dans les Champs-Élysées (...) que les princes et les princesses visitent à l'heure actuelle... (« La mode des japonaiseries », *La Vie parisienne*, novembre 1868).

Ce cabinet de curiosités servit de cadre pour les trois versions d'un tableau représentant d'élégantes femmes en crinoline en train d'admirer les pièces de la collection d'art oriental de l'artiste (fig. 4). Quelques années plus tard, c'est dans une maison de thé japonaise que Tissot choisit de camper l'une des quatre scènes de la parabole biblique de l'*Enfant prodigue* (fig. 5).



Lorsqu'il s'installe à Londres en 1871, l'effet de l'art japonais dépasse le pittoresque de pacotille de ses premières années parisiennes pour s'exprimer davantage dans la composition, comme en témoigne la sobre *Dame à l'ombrelle* (fig. 6) représentant sa compagne Kathleen Newton. En Angleterre, où il s'impose très vite comme le chroniqueur favori de la bourgeoisie victorienne, Tissot continue à collectionner l'art japonais tout en créant des émaux cloisonnés. Cette folie japonisante accompagnera même ses dernières années mystiques passées dans le château franc-comtois de Buillon dont il avait décoré le parc d'un torii.



La Japonaise au bain (fig.1) : entre académisme et modernisme

Fils d'un drapier et d'une modiste, l'artiste a toujours été fasciné par la mode, qu'elle soit historique, exotique ou contemporaine. Le kimono constitue ainsi le principal sujet du tableau de Dijon même si son port est peu conforme aux codes vestimentaires japonais. Traité davantage à la manière d'un peignoir de bain occidental, il laisse en effet entrevoir le corps marmoréen et plantureux d'une demi-mondaine au regard aguicheur. Tissot a utilisé ici un modèle européen qu'il a travesti en geisha. Cet artifice du déguisement sera repris en 1876 par Monet pour sa *Japonaise* (Boston, Museum of Modern Art) représentant son épouse Camille.

Bien éloignée des estampes japonaises, la composition de Tissot ne rompt pas avec la tradition occidentale du modelé et de la perspective. L'artiste crée ici un espace complexe dans lequel le dessin du kimono, la guirlande de fleurs ornant la sombre chevelure, les motifs de paravents et le paysage visible par la fenêtre ouverte laissant apercevoir au loin une pagode et des cerisiers en fleurs se répondent pour offrir à la jeune beauté songeuse et languissante un écrin à sa mesure. En associant d'authentiques accessoires japonais à un thème et à un style résolument académiques qui rapprochent cette composition de celle de la *Suzanne au bain* (musée d'Orsay), exécutée la même année par Henner, Tissot n'échappe pas au pittoresque d'un exotisme artificiel et décoratif. C'est pourtant dans cette juxtaposition audacieuse de motifs ornementaux d'inspiration orientale et d'un nu plus grand que nature, dont la sensualité est renforcée par le vermillon flamboyant du kimono, que réside la modernité élégante de son style. La langueur rêveuse de ses personnages féminins n'est pas ici sans rappeler l'expression des héroïnes préraphaélites ni même celle de la dame Chrysanthème de Pierre Loti avec lequel Tissot partage la même vision romantique du Japon.

1. James Tissot, *La Japonaise au bain*, 1864, 208x142 cm, Dijon, musée des beaux-arts

2. Edgar Degas, *Portrait de James Tissot*, vers 1867-68, New York, The Metropolitan Museum of Art, © Metropolitan Museum of Art, Dist RMN / image of the MMA

3. James Abbott McNeill Whistler, *Pourpre et rose*, 1864, huile sur toile, 93,3x61,3 cm, Philadelphie, © The Philadelphia Museum of Art : John G. Johnson Collection, 1917, photo Graydon Wood

4. James Tissot, *Jeunes femmes regardant des objets japonais*, 1869, huile sur toile, 70,5x50,2 cm, Cincinnati, © Cincinnati Art Museum, Gift of Henry M. Goodyear M.D

5. James Tissot, *L'Enfant prodigue : En pays étranger*, 1880, huile sur toile, 100x130 cm, Nantes, musée des beaux-arts, © RMN / © Gérard Blot

6. James Tissot, *La Dame à l'ombrelle, Mrs Newton*, vers 1878, huile sur toile, 142x54 cm, Gray, © musée Baron Martin